



HAL
open science

L'ethnologie urbaine en France

Colette Pétonnet

► **To cite this version:**

Colette Pétonnet. L'ethnologie urbaine en France. Großstadt. Aspekte empirischer Kulturforschung, 24. Deutscher Volkskunde-Kongreß in Berlin vom 26. bis 30. September 1983, herausgegeben von Theodor Kohlmann und Hermann Bausinger, 1983, Berlin, Allemagne. pp.133-137. halshs-00089678v1

HAL Id: halshs-00089678

<https://shs.hal.science/halshs-00089678v1>

Submitted on 22 Aug 2006 (v1), last revised 4 Sep 2006 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ethnologie urbaine en France

Dès 1964, trois ethnologues français menaient leur enquête en milieu urbain, sans s'être concertés, et leurs travaux étaient publiés presque en même temps, dans les années 1968. Il s'agissait de:

J. Monod: Les Barjots, essai d'ethnologie des bandes de jeunes, Julliard 1968;

C. Pétonnet: Ces Gens-là, monographie d'une cité de transit, Maspéro 1968;

J. Gutwirth: Vie Juive Traditionnelle, ethnologie d'une communauté hassidique, Minuit 1970.

J. Monod prenait, le premier, une position théorique qui nous intéresse toujours, en se demandant si "non moins qu'une science des peuples exotiques en voie de disparition, l'ethnologie n'est pas la science des groupes restreints où l'on peut saisir l'émergence de cultures différentielles" (p. 17). Il pensait que l'ethnologue, parce qu'il est confronté à la diversité des sociétés humaines et "en droit de supposer que l'uniformisation culturelle de la société de masse est impossible jusqu'au bout." C'est pourquoi, rejetant les interprétations de déviance et de pathologie, il propose, pour les bandes de jeunes, l'hypothèse suivante: "Que sont les "Blousons Noirs" sinon le rétablissement sur l'axe vertical des groupes d'âge successifs, d'une diversité qui tend à disparaître, horizontalement, sur le plan géographique?"

Que chaque ensemble minutieusement analysé soit indissociable de la société globale et qu'il s'agisse toujours de dévoiler les structures sous-jacente ne faisaient de doute pour aucun d'entre nous et cette démarche, proprement ethnologique, paraissait à J. Gutwirth et à moi-même si "naturelle" que nous l'avons appliquée sans éprouver le besoin, en 1968, de nous justifier.

J. Gutwirth, dans sa belle monographie, très précise et complète, du groupe des Belzer Hassidim d'Anvers, montre combien l'insertion économique et professionnelle particulière des Hassidim (ouvriers diamantaires) dans la société juive et non juive de la ville est associée à des traits culturels et religieux, et comment cette forme particulière de tradition apparaît comme une option perpétuellement réajustée.

C. Pétonnet analyse la population hétérogène d'une cité prolétarienne de banlieue qui est l'objet d'un rejet unanime, quoique sans isolement, et montre comment, par réaction et érosion mutuelle, se forme une collectivité qui secrète son style culturel propre dans un cadre spatio-temporel qu'elle façonne et qui la façonne.

Mais, à cette époque, ces trois chercheurs n'ont pas été considérés par leurs collègues comme les précurseurs d'une sous-discipline nécessaire. Bien qu'encouragés, l'un par Claude Lévi-Strauss, les deux autres par André Leroi-Gourhan et Roger Bastide qui les ont préfacés, ils n'ont pas été suivis dans cette voie, à cause, en partie, de l'indifférence, ou de l'incompréhension, des ethnologues influents, notamment africanistes. Ceux-ci ne s'intéressaient qu'aux systèmes de pensée et d'organisation sociale dans les sites d'origine, et non à l'urbanisation de l'Afrique dont ils ont abandonné l'étude aux géographes, encore moins à la présence africaine dans les grandes villes françaises. Quant aux ethnologues travaillant en France, ils demeuraient, même dans une perspective novatrice, exclusivement attachés aux études rurales.

C'est pourquoi, peut-être, J. Monod abandonna la partie et retourna chez les Indiens d'Amazonie, tandis que nous poursuivions nos recherches, J. Gutwirth au sein de groupes judéo-chrétiens insérés dans la société américaine à Los Angeles et à Boston, moi-même au sein de divers milieux prolétariés, étrangers et français à des fins

comparatives, jusqu'à ce que je sois en mesure de démontrer les mécanismes qui régissent en chaîne les relations, et de mettre à jour le processus de prolétarianisation que produit la société globale. Mes travaux ont été publiés aux éditions Galilée: On est tous dans le *Brouillard* en 1979, *Espaces Habités* en 1982.

Entre temps un certain intérêt commençait à se manifester pour les études urbaines et quelques articles paraissaient çà et là. Vers 1976, G. Althabe, rentré de Madagascar, constituait une petite équipe à l'Ecole des Hautes Etudes. Elle se consacre à l'étude de l'aliénation dans les grands ensembles suburbains, et travaille surtout, à la demande des municipalités, des urbanistes et des sociologues. L'ethnologie urbaine est souvent, en France, identifiée, à tort, à ce seul courant, dans lequel je ne me situe pas, ma perspective se voulant libre de toute idéologie.

Mais il a fallu attendre 1981 pour que soient organisés par les ethnologues, d'abord une journée d'études, puis un colloque, sur le thème urbain, et 1982 pour que la revue *Ethnologie Française* (1982, 2) et la revue *L'Homme* (XXII, 4) consacrent un numéro spécial à des articles en partie issus de ces journées.

Depuis, l'ethnologie urbaine est à la mode, et les travaux se multiplient, chez les jeunes notamment, d'autant qu'il devient difficile de séjourner dans certains pays et que nos campagnes se sont fort industrialisées. Mais elle reste à construire, car elle se développe de manière anarchique, et les articles, ponctuels et disparates, peuvent donner une impression d'incohérence. Cependant la théorisation ne peut avancer que dans la mesure où des travaux sont effectués, fut-ce en tâtonnant.

Les travaux dont je peux faire état montrent des directions que j'analyserai brièvement avant de soumettre ma propre position. Les chercheurs étudient se préférence: soit des manifestations festives comme le Carnaval subversif des voyous à Strasbourg ou la fête de la Rosière maintenue dans une municipalité communiste, ou la manifestation de rue, le défilé contestataire dont S. Collet analyse l'ordonnement, le parcours symbolique, la parole (slogans) et l'émblématisation; soit des groupes particuliers et restreints, ethnies minoritaires, communautés religieuses, bandes de motards, réseaux professionnels à survivances artisanales, ou associations fermées comme celle des entomologistes parisiens étudiée par Y. Delaporte, anciens spécialiste des lapons, et qui a également écrit sur le code vestimentaire des Teddies, Punks, et Rockers; soit les lieux ou territoires comme ceux que circonscrit le néo-urbanisme (nouveaux villages), ou certains marchés de détail, ou les cafés d'une petite ville qui sont, pour M. Bozon, le théâtre du pauvre.

Autrement dit, les chercheurs restent frileusement attachés soit aux ensembles restreints soit aux objets traditionnels de l'ethnologie-fêtes, rites, échanges, codes - en les cherchant là où ils savent pouvoir les trouver.

Je n'émetts là aucune critique, car l'approche fine des milieux différenciés et le décodage des rites sont de la plus haute importance pour la connaissance des sociétés urbaines modernes trop souvent restée superficielle. Je privilégie même dans mon enseignement cette fidélité à l'ethnologie classique absolument nécessaire à l'apprentissage des étudiants.

Mais, force nous est de considérer qu'il s'agit là d'études dans la ville et non d'études de la ville. L'ethnologie urbaine doit-elle se restreindre aux groupes particuliers ou apporter sa contribution à l'étude des villes elles-mêmes? La ville peut-elle être définie comme une organisation sociale particulière? Qu'est-ce que l'urbanité? Qu'est-ce que le phénomène urbain? Ces questions sont également posées par Ulf Hannerz, anthropologue suédois, dans son livre "Explorer la Ville" (traduction française minuit 1983).

La grande ville a toujours été le lieu d'un brassage humain considérable. Elle est caractérisée par une certaine densité, et un certain anonymat qui coexiste avec de multiples réseaux d'alliances et d'échanges plus ou moins interconnectés.

La ville est un mouvement perpétuel: mouvement des gens, qui possèdent tous divers lieux d'élection et d'activités, ou qui dérivent ensemble à la même heure, évoquant un flot parce qu'on ne peut rattacher personne à son territoire, mouvements pendulaires et orbites individuelles des gens; mouvement des choses, vitrines qui se renouvellent à chaque saison, commerces qui changent de destination, qui changent la rue, et ceux qui assurent la continuité des générations; vieillissement, mort, et renaissance des maisons.

Flâner est un droit du citoyen. La ville est un spectacle et un décor (historiquement signé) offerts en permanence au chaland que passe sous les feux de la rampe: rues laces et monuments, paroles écrites, dessins, couleurs et techniques, jeux de acteurs, drame, rire, figuration, chœurs et musiques. Mais les coulisses sont fermées. La densité du bâti et les portes closes gardent d'impénétrables secrets.

La ville est un espace de rencontre, le lieu de toutes les rencontres possibles, pour le meilleur et pour le pire, donc le lieu de la fascination et de l'évitement. Les multiples possibilités de rencontre entre inconnus font partie du phénomène urbain, et si les ethnologues ne s'en sont encore guère approchés, c'est qu'ils ont peur de ne pas pouvoir cerner un objet d'études, trouver une cohérence, peur de se perdre dans la foule.

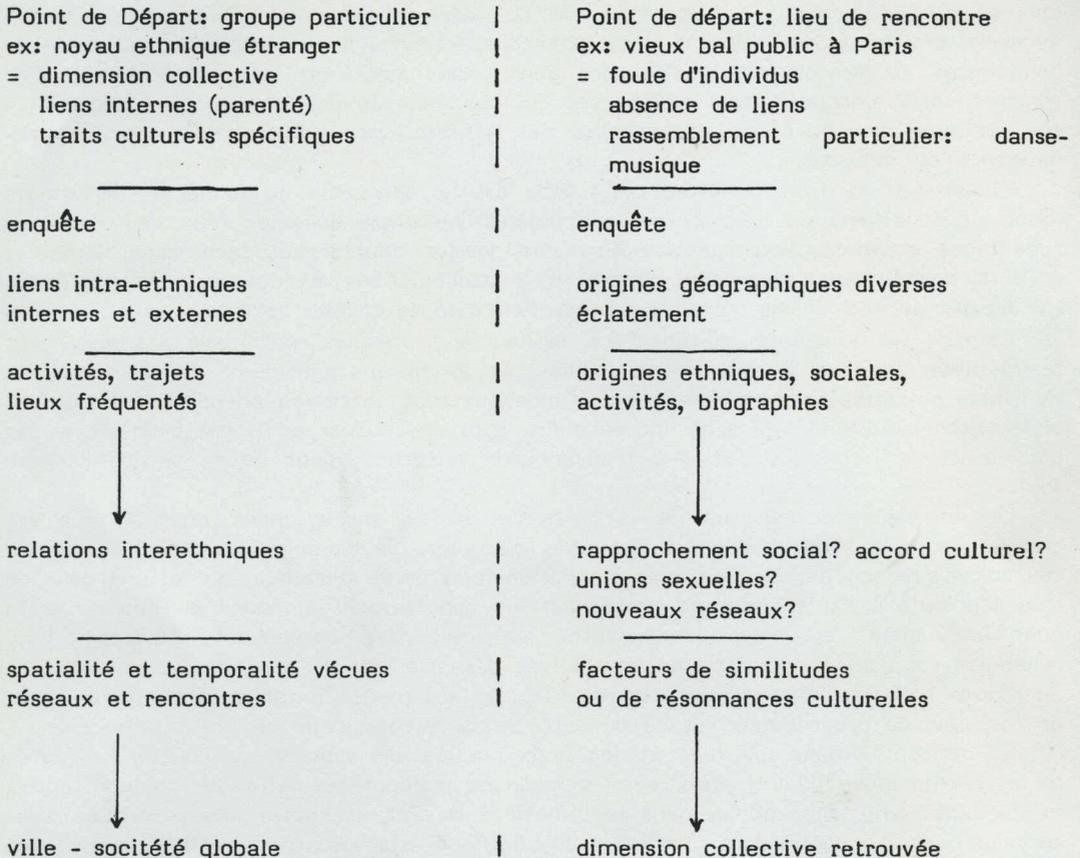
Or la rencontre peut ouvrir la porte de mondes insoupçonnés, dont la ville est truffée, et qu'il devient dès lors possible d'étudier. Je donnerai comme exemple la rencontre avec un libraire de livres d'occasion (commerce parallèle) qui amena deux de mes étudiants à l'autre bout de Paris, dans un appartement aménagé en lieu de culte pour une sorte de secte "boudhisante" composée de Français et d'Africains. La rencontre est utilisée, ici, comme un outil de détection de pistes et une clef d'accès à un monde inconnu. L'ethnologue est retombé sur ses pieds. Simplement, il ne lui était pas possible de programmer l'étude de cette secte avant qu'elle ne lui fut révélée.

La rencontre dans les rues et les lieux publics est souvent de l'ordre de l'éphémère. L'ethnologue peut-il prendre en compte ce phénomène? Afin de m'y confronter, je me suis livrée moi-même, dans le cimetière du Père-Lachaise, à un exercice d'observation que j'ai publié dans le numéro du L'HOMME cité plus haut. J'ai découvert que ce cimetière est un lieu de rencontre pour les gens du quartier qui l'utilisent comme jardin public, pour les homosexuels qui cherchent l'âme sœur, pour les rockers de tous pays qui se réunissent sur une tombe consacrée (Jim Morrison): Il suscite, chez les retraités, des rôles ou des vocations comme l'entretien des troupeaux de chats ou la recherche assidue de la vie des hommes illustres. Il a une fonction miroir où les femmes, de préférence, contemplent dans le choix des fleurs et des décors funéraires, l'évolution de la haute société. Plus largement ce champ des morts, réservé aux riches, a pour rôle d'entretenir, sous divers aspects, la vie d'un peuple. En y entrant, je m'étais prudemment abstenue de toute hypothèse prématurée.

Dans le champ ouvert du phénomène urbain beaucoup d'expériences sont possibles, et il n'y a pas de raison pour que l'ethnologue tenté par ce défrichage ne puisse y exercer ses talents, avec prudence et imagination, souplesse et rigueur. Mais il n'est pas question, pour autant, d'accumuler des inventaires ethnographiques à perte de vue, en perdant de vue précisément la perspective globalisante. Si la totalité ne peut être trouvée dans l'absolu, que les fragments, du moins, soient saisis dans leurs connexions avec la société globale. D'autre part ce type de recherche ne signifie nullement qu'il faille abandonner l'étude de groupes institutionnellement ou culturellement constitués. Ces deux aspects de l'ethnologie urbaine, qui ne couvrent d'ailleurs pas toutes les

possibilités, doivent être envisagés l'un et l'autre. Il faut multiplier les études et les confronter afin d'en tirer les enseignements théoriques qui nous fond encore défaut.

Voici deux exemples théoriques d'enquête très schématiques.



La démarche ethnologique est présente dans les deux cas. Elle part toujours des hommes eux-mêmes, procède de l'intérieur, appréhende de collectif.

Pour ma part, puisque j'ai déjà payé mon tribut à l'étude de groupes domestiques, je m'autorise désormais à travailler dans la fluidité urbaine.

L'ethnologue ne doit pas, à mon sens, rester fixé à des quartiers ou des villages urbains, non plus qu'au matériel traditionnel - rite, folklore - dont il retrouvera des traces quand il ne s'y attend pas. Il lui faut se lancer dans l'inconnu, avec, pour seul guide, la cohérence de sa démarche, être à l'aise avec la notion de "bricolage" culturel, et supporter de travailler dans un monde qui bouge tout le temps. Des sociétés différentes lui apporteront la dimension comparative.

Le rapport avec les enquêtes n'est pas toujours facile à trouver. Certains peuvent mettre le chercheur dans l'embarras, se dérober à un mode de connaissance qui exige quelque intimité. A chaque situation correspond un ajustement. On peut éventuellement travailler derrière le voile d'un premier niveau de recherche clairement annoncé (technologique par exemple).

Le problème de la distanciation de l'enquêteur n'a jamais été résolu par la distance géographique qui n'offre pas de garantie contre nos propres projections. C'est donc plus que jamais en lui-même que le chercheur, dans sa propre ville, doit puiser sa distance à autrui. Un des principes qui peut l'y aider est d'aller directement vers les "indigènes" sans passer par des intermédiaires. Des informateurs tels que prêtres, instituteurs, médecins etc. ... qui fréquentent la population à étudier, ne sont utiles que plus tard, lorsque leur influence sur la connaissance n'est plus à craindre.

Les méthodes d'enquête peuvent varier dans la forme selon les cas, utiliser ou non des appareils enregistreurs, elles ne sont, pour moi, rien d'autre que des recettes d'observation des faits. L'observation ethnographique est le précieux outil qui nous différencie des autres chercheurs, surtout en milieu urbain, et qui nous permet l'analyse directe de l'assemblage des matériaux, y compris ceux venus d'autres sources.

Si les informateurs ont tendance à ce constituer en chaîne, il est pertinent de suivre le fil de ces liens, on peut même chercher à privilégier ce mode d'approche.

Ces positions me sont personnelles. Je ne les propose pas comme modèle, et il se peut qu'elles ne conviennent pas à toutes les sociétés urbaines. Mais comme toutes les grandes villes se ressemblent et qu'aucune n'est semblable à l'autre, et si l'un des rôles (difficile) de l'ethnologue est de pouvoir rendre compte des styles, pourquoi réduire le style des villes à une seule ethnologie?